


# ESSAI

# SUR LE PLAISIR,

## CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT A LA MÉDECINE;

## THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 novembre 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR AUGUSTIN HAGUETTE, de Saint-Denis,
Département de la Seine;

Bachelier ès-lettres; ex-Officier de santé des armées; ancien Elève de l'Ecole pratique et des hôpitaux civils de Paris.

> *Iliacos intrà muros peccatur et extra.*
> HOR.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1820.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.



Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

A LA MÈRE LA PLUS TENDRE.

LEUR FILS RECONNAISSANT.

A MONSIEUR **FOUQUIER**,

Chevalier de la Légion-d'Honneur; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris; Médecin de l'hôpital de la Charité; Membre de la Société de Médecine de Paris; Président du cercle médical, etc.

*Hommage de respect et de reconnaissance.*

AUG. HAGUETTE, SON ÉLÈVE.

A MONSIEUR FOUQUIER,

Conseiller de l'Université; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris; Médecin de l'hôpital de la Charité; Membre de la Société de Médecine de Paris; Président du cercle médical, etc.

*Hommage de respect et de reconnaissance.*

Aug. DAGUETTE, son élève.

# AVANT-PROPOS.

TOUTES les connaissances humaines se touchent, s'enchaînent les unes aux autres, et se prêtent un mutuel appui. La médecine en est une preuve; car plus celui qui la cultive s'est avancé dans le vaste champ des sciences, plus il a de moyens pour apprécier la nature des maladies, et plus il possède de ressources pour en combattre la malignité. Quiconque ne voit dans l'altération de la santé que le dérangement des solides ou des liquides, et ne connaît d'autres remèdes que de pompeuses formules pharmaceutiques; quiconque ignore le pouvoir des affections morales sur la production des désordres physiques de notre économie, et ne sait pas le parti qu'on en peut tirer pour remédier à nos maux, rapetisse la noble profession qu'il prétend exercer, et n'est pas digne du titre honorable de médecin qu'il usurpe.

Il serait au moins superflu de vouloir insister sur la dépendance réciproque où se trouvent la psychologie et la médecine, qu'il ne faut considérer que comme des divisions d'une seule et même science. Ceci est une vérité hors de doute, maintenant surtout qu'elle a été mise dans tout son jour par plusieurs écrits modernes, assez connus d'ailleurs pour que je m'abstienne de les citer. En traitant du plaisir, j'ai cru marcher dans la direction qui

y est tracée, et c'est ce qui m'a déterminé à poursuivre un projet qui n'eut dans l'origine d'autre fondement qu'une de ces idées qui se présentent quelquefois à l'esprit sans qu'on puisse rendre raison de ce qui les fait naître. Quoi qu'il en soit, si je n'avais pas été plus d'une fois forcé d'interrompre mon travail, j'en aurais pu présenter plus tôt le résultat, et j'aurais peut-être aussi mieux rempli le cadre que j'avais d'abord tracé. Mais quelque imparfait que soit cet essai, je m'estimerai encore assez heureux si les savans maîtres à qui je le présente y trouvent un témoignage de mon zèle et de mon amour pour l'art divin qu'agrandissent leurs travaux.

# ESSAI

## SUR LE PLAISIR,

### CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT A LA MÉDECINE.

L'HOMME et tous les êtres doués comme lui de la faculté de se mouvoir n'auraient pu pourvoir à leur conservation, bien plus ils seraient allés eux-mêmes au-devant des influences capables de les anéantir, ou ils seraient restés plongés dans un état d'inertie non moins funeste, si à la *motilité* il ne s'était venu joindre une autre propriété qui leur donnât la conscience de leur existence, les instruisît des qualités des corps extérieurs, leur indiquât la nature des rapports qu'ils devaient avoir avec eux, et devînt par là la cause déterminante et le régulateur de tous leurs actes et de tous leurs mouvemens.

Telles sont les principales attributions de la *sensibilité*, dont l'exercice, excepté chez les êtres qui occupent le dernier degré de l'échelle du règne animal, est confié à un système d'organes particuliers et d'une structure admirable. De parties centrales, toutes en rapports plus ou moins immédiats les unes avec les autres, et diversement configurées suivant les différentes espèces d'animaux, partent des cordons nerveux protégés par une membrane appelée *névrilème*, pour se distribuer dans toutes les régions du corps. Ils

s'y divisent et s'y subdivisent en rameaux ; ils y sont renforcés ou multipliés par des ganglions ; ils s'y unissent par des anastomoses nombreuses ; s'y entrelacent en plexus souvent inextricables, et vont enfin se terminer dans la profondeur des organes, ou vers la superficie du corps, soit en s'épanouissant en membranes, soit en s'érigeant, se redressant en papilles, ou, ce qui est le plus commun, en se séparant en fibrilles d'une ténuité indéfinie. Ils ont pour office d'animer toutes nos parties, de départir à chacune d'elles un mode de sensibilité en rapport avec les fonctions qu'elle a à remplir, et de recevoir les diverses *impressions* que les autres corps font sur le nôtre, et celles qui résultent des changemens d'état de nos organes, pour les transmettre au centre sensitif qui les perçoit. C'est ainsi que se forment les *sensations*, qui deviennent à leur tour l'occasion de nos *déterminations*, toujours relatives à la conservation de l'individu et à la propagation de l'espèce.

Toutes les sensations, selon que les objets qui les excitent tendent vers ce double but, ou lui sont opposés, se rapportent, dans le premier cas, au *plaisir*; dans le second, à la *douleur*.

Nous sommes organisés de manière que sans cesse nous recherchons l'un et nous repoussons l'autre ; nous nous retirons sur nous-mêmes, tous nos organes se crispent et se resserrent pour donner moins de prise à celle-ci, tandis qu'ils se gonflent et semblent s'épanouir pour offrir plus de surface au premier. C'est lui, en effet, qui nous fait reconnaître les influences que nous devons rechercher ; il est attaché à l'exercice de toutes nos fonctions, à la satisfaction de tous nos appétits et de tous nos besoins. Constitué avec la douleur pour présider à notre conservation, il est comme le miel dont on enduit les bords du vase qu'on présente à l'enfant pour lui faire prendre le breuvage salutaire qui y est contenu. Mais si nous le dédaignons, la douleur vient alors nous faire sentir ses aiguillons, et nous contraindre aux mêmes actes auxquels nous invitait l'attrait de la jouissance ; et, lorsque nous nous y laissons

trop entraîner, elle se trouve encore là pour nous avertir de rentrer dans les limites de la modération.

Sans cette sage combinaison de moyens employés par la nature pour nous asservir à ses lois, notre vie, à la merci de notre insouciance ou de nos caprices, eût été bientôt anéantie. Mais il y a été pourvu ; ainsi le sentiment de l'existence, qui résulte du jeu des organes intérieurs, est déjà un plaisir auquel il faut attribuer en partie le désir de notre conservation ; tous les actes volontaires des fonctions *vitales* et *nutritives*, l'inspiration d'un air pur et frais, l'ingestion d'alimens et de boissons convenables, indépendamment des impressions que peuvent en recevoir les organes de l'odorat et du goût, produisent des sensations plus ou moins agréables ; il n'est pas même jusqu'à l'excrétion des matières qui doivent être rejetées du corps, qui ne soit accompagnée d'un bien-être, résultant au moins de la cessation du sentiment pénible du besoin ; l'exercice et le repos, la veille et le sommeil, quelquefois les songes qui accompagnent ce dernier, l'exercice de la voix et de ses différens modes, l'action des cinq sens, placés en sentinelles pour nous avertir de tout ce qui nous convient, nous procurent tour à tour des plaisirs variés ; les sentimens moraux, la pratique des devoirs que nous impose le besoin de vivre en société, et les actes de l'intellect sont la source d'un autre ordre de jouissances qui, en nous permettant de nous élever jusqu'à l'idée d'un Dieu, forment le plus bel attribut de notre espèce. Mais si un plaisir plus vif, tous les charmes de la volupté sont attachés à l'exercice des fonctions *sexuelles*, c'est que la propagation de l'espèce est le but principal que s'est proposé la nature, et que, pour l'atteindre, elle avait à triompher de la répugnance qu'auraient pu avoir sans cela à y concourir deux êtres étrangers l'un à l'autre.

Le plaisir ne se mesure pas toujours seulement par le degré d'intensité de l'impression qui le produit, des circonstances accessoires peuvent lui donner plus d'extension : un état pénible antérieur le fait mieux ressentir : *la nature*, dit Montaigne, *fit la*

*douleur pour l'honneur et le service de la volupté.* Le désir, surtout s'il est né du besoin, l'assaisonne, pour ainsi dire, et le rend plus vif; l'espérance en fait jouir par anticipation; l'imagination l'augmente ou le multiplie même, et la mémoire en étend la jouissance au temps même où il n'existe plus.

Après avoir indiqué les principales sources d'où nous vient le plaisir, il serait convenable d'en rechercher la nature, si l'état actuel de nos connaissances sur l'essence même de la sensibilité pouvait faire espérer de parvenir à quelque heureux résultat. Mais, comme d'épaisses ténèbres couvrent encore cette partie de l'histoire de la vie, je me contenterai de faire observer que le plaisir et la douleur paraissent très-voisins l'un de l'autre; que ces deux modes de la sensibilité en action sont souvent produits par les mêmes causes; qu'ils ont quelquefois sur nos parties un effet analogue; et je remarquerai avec *de Sèze* que la circonstance d'excitations, d'abord extrêmement douloureuses, finissant par amener des sensations délicieuses, et les phénomènes du chatouillement, qui, produisant dans le premier instant du plaisir, détermine ensuite de la douleur, lorsque la continuité de l'impression devrait en affaiblir l'effet, semblent s'opposer à ce qu'on les regarde comme les degrés de l'ébranlement du système nerveux, qui commencerait au plaisir, et se terminerait à la douleur la plus aiguë.

Les sensations agréables sont beaucoup trop nombreuses pour que je m'occupe de chacune d'elles en particulier. En effet, que de degrés et de nuances dans le plaisir pour le physique, depuis le sentiment de bien-être qu'éprouve l'homme sain et vigoureux, jusqu'aux jouissances convulsives de l'amour; et pour le moral, depuis le calme des passions, cette sérénité de l'âme si vantée par la philosophie, jusqu'au bonheur tumultueux que procurent les triomphes de l'ambition. Sans donc faire de chaque espèce une analyse qui ne pourrait être que bien défectueuse, je vais faire voir que les plaisirs qu'il nous est donné de goûter, plus variés encore que les besoins auxquels ils se rapportent, sont différens

selon plusieurs circonstances : les âges, les sexes, les tempéramens, etc.

Le fœtus, suspendu au milieu des eaux de l'amnios, exempt de tout besoin, s'il est susceptible d'éprouver quelque sensation, ne jouit guère que d'un sentiment obscur de l'existence, que produisent les mouvemens organiques intérieurs, et ceux qu'il imprime à ses membres.

L'enfant qui vient de naître, si une prévoyance mal entendue n'emprisonne pas son corps dans un maillot qui s'oppose au libre développement de la poitrine dans l'acte de la respiration, comprime douloureusement ses membres et les empêche de se mouvoir, cesse bientôt de jeter des cris, qui, comme l'observe M. *Friedlander*, sont peut-être moins l'expression de la douleur, qu'un appel à la tendresse maternelle, et s'abandonne au sommeil, qu'il n'interrompt que pour téter; car c'est-là que se bornent presque d'abord nos besoins.

Pendant toute la première période de la vie, spécialement consacrée à l'accroissement du corps, le besoin de nourriture est le premier; et, par une correspondance nécessaire, le plus grand plaisir est de le satisfaire. L'organe du goût est loin à cette époque d'avoir atteint le degré de finesse qu'il pourra avoir par la suite; aussi est-ce moins la qualité des alimens que la quantité qui est alors recherchée; les enfans préfèrent cependant les substances végétales, celles d'une saveur douce et sucrée, plus appropriées à leur complexion molle et humide. Je ne prétends pas parler ici de ces préparations fort indigestes en elles-mêmes, et rendues agréables au goût par l'addition du sucre; car elles ont presque autant d'inconvéniens que les alimens de haut goût, qu'ils dédaignent tant qu'on ne les a pas habitués à en faire prématurément usage.

L'enfance est pour ainsi dire l'apprentissage de la vie; elle est destinée au développement des forces et à l'acquisition des connaissances qui dans la suite seront indispensables. Ainsi, à mesure que les organes des sens et du mouvement prennent de l'accroissement,

ils entrent en action, et l'exercice doit contribuer à leur perfectionnement. De là vient que l'enfant, après avoir avoir dormi presque continuellement dans les premiers temps qui ont suivi la naissance, acquiert une turbulence à laquelle contribue la rapidité des mouvemens vitaux, et une curiosité qu'excite sans cesse la nouveauté des objets qui se présentent en foule à ses sens. Il en examine les différentes qualités, et confie toutes ses observations à sa mémoire, qui à cet âge est la faculté dominante de l'esprit.

Si l'on ajoute à cela que son innocence le rend aimable aux yeux de tous ceux qui l'approchent et lui attire leur bienveillance; que sa grande susceptibilité nerveuse, en le faisant passer rapidement d'un objet à un autre, s'oppose à ce qu'il ressente long-temps les impressions pénibles; que la liberté et la candeur avec lesquelles il se livre à ses jeux, qui imitent souvent les diverses circonstances de la vie, entretiennent la gaîté dans son cœur; et qu'enfin son imprévoyance, qui lui dérobe l'avenir, tarit pour lui une source féconde d'inquiétudes, on aura une esquisse du bonheur dont est susceptible le premier âge, mais que trop souvent vient troubler une méthode d'éducation qui contrarie la nature.

Lorsque l'accroissement du corps en hauteur est à peu près terminé, avec presque la même vitesse dont elle jouissait dans l'enfance, l'action des organes intérieurs a atteint le plus haut degré de force auquel elle devait parvenir; la motilité et la sensibilité sont en excès; toute l'économie est comme dans un état d'éréthisme et de pléthore; il y a pour ainsi dire surabondance de vie. De là cette confiance sans bornes en soi-même, cette espérance inaltérable du jeune homme riche d'un immense avenir, qui entretiennent en lui une alacrité constante, et qui lui inspirent ces affections généreuses et bienveillantes pour tout ce qui l'entoure; de là ce goût décidé pour les exercices où il peut déployer toutes ses forces, ce courage bouillant avec lequel il se précipite au milieu des dangers les plus imminens; de là encore ce besoin continuel d'éprouver des sensations nouvelles, cet empressement avec lequel il recherche tous les genres

de divertissemens, et ces passions fougueuses sur lesquelles a tant d'empire l'imagination qui brille de tout son éclat. Mais il semble que ce surcroît d'énergie vitale n'existe dans le jeune âge que pour être communiqué à de nouveaux êtres; en effet, le besoin de se reproduire, à la satisfaction duquel sont attachées les plus vives jouissances, est celui qui se fait le plus impérieusement sentir; et c'est l'amour surtout qui vient embellir cette brillante époque de la vie.

Dans l'âge viril le cerveau est parvenu à son dernier degré de développement, les facultés intellectuelles jouissent de toute l'étendue dont elles sont susceptibles, et on les exerce d'autant plus volontiers que, la circulation des fluides et le mouvement des solides commençant à se faire avec moins d'aisance, on se sent moins dispos pour les exercices du corps, et l'on préfère la vie sédentaire. Les organes n'ayant plus à s'accroître, le besoin d'alimens devient moins pressant, mais l'organe du goût acquiert un degré de perfection et de délicatesse souvent remarquable, et qui fait que les plaisirs de la table ne sont pas les moindres de ceux que peut goûter l'âge mûr. Cependant le ralentissement progressif des mouvemens vitaux, la diminution du sentiment de force et de bien-être, font concevoir des inquiétudes pour l'avenir. L'on comprend la nécessité de pourvoir à un état de faiblesse que l'on prévoit, et à l'établissement de sa famille que l'on sera dans l'impossibilité de protéger; aussi l'ambition est la passion ordinaire de cet âge.

Par l'effet même de la vie les organes s'usent et s'endurcissent, leurs actions deviennent languissantes, toute l'économie se trouve frappée de débilité, et le vieillard n'a plus qu'une existence chancelante qui est près de s'éteindre; mais comme tout être a sa destruction en horreur, il doit s'appliquer à ménager ce reste de vie, il doit s'entourer de tout ce qui peut l'augmenter, et chercher les moyens d'en prolonger la durée, s'il est possible; aussi est-il dominé par un égoïsme outré, d'où naît l'avarice; et il aime encore à prendre des substances qui, telles que le vin, donnant plus d'éner-

gie à la circulation, semblent le rajeunir, et le font jouir d'une vigueur et d'un bien-être passagers, tandis que tous ses organes, comme racornis, se refusent aux impressions du plaisir. On n'a guère alors de jouissances que par ses souvenirs; *conscientia benè actæ vitæ, multorumque benefactorum recordatio jucundissima est.* (Cic., *de senect.*) On pourrait dire que l'enfant jouit du présent en vivant pour l'avenir, le jeune homme de l'avenir en existant vraiment pour le présent, et que le vieillard qui n'a plus que la mort à attendre ne peut jouir que du passé.

Enfin les sens se ferment peu à peu à toutes espèces d'impressions; l'homme devient incapable de juger et de vouloir; sa mémoire même s'éteint presque entièrement; et, borné comme l'enfant qui vient de naître à l'existence du végétal, il passe presque sans s'en apercevoir dans les bras de la mort.

Les deux sexes ont une organisation, des besoins adaptés aux rôles différens qu'ils ont à remplir, et par conséquent des goûts et des plaisirs qui ne sont pas les mêmes.

A sa haute stature, à l'épaisseur de ses membres, à la dureté de ses formes, à la couleur plus foncée et à la villosité de sa peau, à sa barbe bien garnie, à son regard assuré, à sa démarche altière, on reconnaît dans l'homme les caractères de la force, on voit qu'il est appelé à une vie active et laborieuse. Le grand développement de l'encéphale le rend propre à l'exercice des fonctions intellectuelles; il n'est pas facilement ému; mais il sent profondément quand les objets ont su le toucher. Enfin il est destiné à vivifier le germe élaboré dans le sein de la femme. Il se plaît donc dans les travaux où il peut manifester ses forces corporelles ou son génie, qui peuvent lui acquérir de la gloire; il lui faut une nourriture excitante pour réparer ses pertes et l'entretenir dans cet état d'activité qui lui est propre, et des impressions fortes et durables pour exercer sa sensibilité; l'amour l'asservit quelques momens, mais bientôt, devenu le protecteur de sa famille, il s'occupe désormais de son bien-être et de son établissement.

La beauté est le partage de la femme ; sa taille est svelte, ses membres souples et arrondis, ses formes gracieuses, sa peau blanche et douce au toucher, son teint brillant, son regard timide et sa démarche légère ; elle jouit d'une sensibilité exquise ; un moindre volume du cerveau la rend moins capable des fortes contentions de l'esprit, qui a chez elle plus de finesse et de pénétration ; mais l'objet principal que paraît s'être proposé la nature en la formant, est la conservation de l'espèce.

C'est pour entretenir cette souplesse d'organisation si favorable à l'exercice des fonctions qui lui sont départies qu'elle préfère une nourriture douce. C'est cette même organisation qui lui fait un devoir de la vie sédentaire, qui la fait se complaire dans les occupations paisibles de l'intérieur de sa maison, dans les soins du ménage. A cause de sa grande susceptibilité nerveuse, elle est affectée par tous les objets ; elle sent vivement le plaisir, et peu capable d'une attention soutenue, il lui faut sans cesse des émotions nouvelles. L'amour est sa passion principale ; toutes les autres en dérivent ou en empruntent la teinte ; *aimer Dieu c'est encore aimer*. D'abord tout entière au désir de plaire, bientôt si tendre, si docile à la voix de la volupté qui la subjugue, elle se livre ensuite aux doux soins de la maternité, et l'éducation de l'enfance fait encore ses délices à la fin de sa carrière.

Quoique les caractères des sexes ne soient bien dessinés qu'après la puberté, dès la deuxième enfance l'on commence à remarquer des nuances différentes dans les goûts du petit garçon et de la petite fille ; tandis que celle-ci préfère des amusemens paisibles, s'occupe de sa poupée et cherche à se concilier l'approbation des autres, celui-là, plus turbulent et moins docile, veut des jeux plus bruyans.

Les tempéramens sont certaines manières d'être provenant des proportions relatives qui existent entre les parties de l'organisation, de la prédominance et de l'activité plus grande des unes, de la

faiblesse et de l'activité moindre des autres, ce qui produit des capacités diverses pour le plaisir.

Chez les individus d'un tempérament lymphatique, toutes les fonctions ne se faisant qu'avec lenteur, les forces musculaires étant peu énergiques, la sensibilité obtuse, le sentiment de l'existence obscur, il y a propension au repos, on se livre long-temps au sommeil, on fuit tout exercice violent, on craint tout ce qui peut exiger quelques dépenses des forces; les impressions sont peu ressenties, celles qui sont pénibles comme celles qui sont agréables; on passe sa vie dans l'indolence, et s'il est des êtres qui puissent se livrer à l'acte sexuel avec une sorte d'indifférence, lorsque ce n'est pas l'effet de l'habitude des excès, c'est à ce tempérament qu'ils doivent appartenir.

Dans le tempérament sanguin, les mouvemens vitaux s'exercent avec rapidité, toutes les fonctions s'exécutent avec aisance, la sensibilité est très-vive, l'imagination fort active, les forces musculaires assez développées; la santé est dans l'état le plus rapproché de la perfection. De là un sentiment constant de bien-être, une gaîté toujours soutenue par l'espérance. C'est un besoin pressant d'être sans cesse en mouvement, de changer de place comme de passer à de nouvelles impressions; l'on jouit surtout de la variété, on est porté aux plaisirs des sens, aux jouissances de l'amour; on recherche tout ce qui peut contribuer à rendre plus vif encore le sentiment de l'existence, à en rendre la conscience plus entière. Le tempérament précédent, qui ne sent que faiblement la douleur, peut être regardé comme le moins malheureux; mais les individus dont celui-ci est le partage sont les mieux organisés pour le bonheur.

Le tempérament bilieux est remarquable par l'énergie avec laquelle s'exécutent les actions internes, par la puissance du système musculaire, par une sensibilité profondément excitable, par un grand développement des facultés intellectuelles. Il lui faut une activité soutenue, de grands mouvemens, de fortes impressions,

des occasions où il puisse déployer toute son énergie, pour le faire jouir de l'existence dans toute son étendue. Ayant le sentiment de sa supériorité, il cherche sans cesse à dominer, et il sacrifie tout à l'ambition.

Le tempérament nerveux est doué d'une très-grande sensibilité, mais à laquelle ne correspond pas le développement des forces matérielles; les moindres impressions sont souvent fortement ressenties, les désirs se transforment bien vite en passions violentes; il n'est que les sensations douces et faibles que l'on puisse éprouver sans trouble. Les individus à qui ce tempérament est échu éviteront donc tout ce qui pourrait les émouvoir trop fortement; ils chercheront à s'isoler; la vie sédentaire, les occupations du cabinet seront principalement de leur goût; tant qu'ils n'ont pas eu à supporter l'injustice des hommes, leur âme reste ouverte aux affections tendres et bienveillantes; enfin ils se contenteraient presque de l'amour platonique.

Outre les tempéramens dont je viens de parler, il en existe quelques autres dont je crois inutile de m'occuper. Ils ne sont en effet que le résultat des combinaisons qui peuvent avoir lieu entre ces quatre espèces principales, ou ne présentent que quelques différences occasionnées par l'influence de certains organes plus ou moins développés, et leurs caractères propres ne sont que des modifications de ceux que j'ai indiqués.

Ce qu'on appelle tempérament n'est que ce qu'il y a de commun dans l'aspect sous lequel se présente un certain nombre de constitutions individuelles analogues; et il y a encore assez de différences entre deux sujets du même tempérament pour qu'on puisse reconnaître dans chacun une complexion qui lui soit propre; c'est l'*idiosyncrasie*, à laquelle nous devons des goûts et des penchans qui, aussi bien que les traits du visage, le port et les manières, distinguent chacun en particulier.

. . . . . . *Trahit sua quemque voluptas.*

VIRG.

L'habitude qui, comme on le sait, a sur l'économie animale une si grande influence, est aussi une des principales causes qui font varier le plaisir.

Les diverses accoutumances que nous contractons dans la manière de pourvoir aux besoins que nous a donnés la nature, celles qu'ont produites l'état de civilisation et les nombreuses situations qui en sont résultées, les besoins purement factices qui sont nés des nouveaux rapports où par là nous nous sommes trouvés placés, ont multiplié les sources du plaisir, et en ont rendu certaines espèces plus particulières à certains individus.

L'habitude peut en outre nous rendre agréable ce qui nous faisait d'abord éprouver une sensation pénible, et finir par nous inspirer de l'indifférence ou même du dégoût pour ce qui nous charmait le plus.

Enfin les climats, les saisons et toutes les influences extérieures auxquelles nous nous trouvons exposés, en modifiant notre constitution, et en nous fournissant des moyens différens de pourvoir à nos besoins, adaptent nos penchans et nos plaisirs aux divers états occasionnés par là.

Je passe maintenant à l'examen des effets du plaisir sur l'économie animale, indépendamment de son principal objet, celui de nous déterminer à rechercher tout ce qui est nécessaire à notre conservation. Ces effets sont de deux sortes : les uns se bornent à l'organe qui est le siége de l'impression agréable; les autres, consécutifs à ceux-ci, s'observent sur l'ensemble de l'organisme.

Lorsqu'une partie du corps est soumise à un contact voluptueux, le premier phénomène qui a lieu, comme conséquence immédiate de l'ébranlement nerveux qu'il a déterminé, est l'afflux plus grand des humeurs vers ce point. En même temps leur mouvement acquiert plus de vitesse, la chaleur est augmentée, le volume est plus ou moins accru, la sensibilité devient plus vive, et il en résulte en définitif une plus grande aptitude de l'organe à la fonction qu'il doit remplir.

La sensation agréable a-t-elle quelque durée ou quelque intensité, ou bien plusieurs se succèdent-elles l'une à l'autre dans un court espace de temps, alors l'augmentation de l'action vitale, qui n'était d'abord que locale, s'étend de proche en proche, et devient générale; la circulation est accélérée, les mouvemens du centre à la circonférence s'exécutent avec plus de force; il y a un plus grand développement de chaleur, le teint s'anime, les yeux deviennent brillans, le sourire est sur les lèvres, la transpiration est plus abondante, et toutes les fonctions s'exécutent avec plus d'aisance. Cette facilité plus grande apportée dans le jeu des organes rend plus vif le sentiment de la vie; on éprouve un bien-être général, une satisfaction intérieure qui constituent la gaîté; on est porté à toutes les affections expansives et aimantes; le plaisir a sur le moral une influence aussi favorable que sur le physique. Ainsi, soit à cause du but pour lequel il a été attaché, comme je l'ai dit; à l'exercice de nos fonctions, soit à cause de ses effets tant locaux que généraux; il doit être considéré comme indispensable à l'entretien de la vie, comme nécessaire à la conservation de la santé; et en effet, combien celle-ci n'est-elle pas brillante, pleine et entière chez ces êtres heureux dont le cœur n'est agité que par des passions douces, chez qui une sensation agréable vient remplir chaque instant de l'existence.

D'un autre côté, comme toute action nécessite un certain déploiement de forces qui doivent être réparées, si les sensations sont trop vives, ou bien si elles ont trop de durée, il résulte de la tension nerveuse qu'elles ont déterminée une déperdition qui amène un affaiblissement local et même général, et une véritable lassitude. Quand elles n'ont que peu d'intensité, mais qu'elles sont trop longtemps prolongées, elles n'occasionnent qu'une faiblesse locale qui, la mesure du désir étant comblée, anéantit le plaisir, et engendre ce qu'on appelle *l'ennui*, facile d'ailleurs à dissiper dans ce cas, en passant à des impressions nouvelles. Quand les sensations sont fortes, pour peu qu'elles aient de durée, elles occasionnent une

telle dépense du fluide nerveux, elles ont tellement intéressé toutes les fonctions par l'excitation qu'elles y ont portée, qu'il en résulte bientôt l'obligation de se livrer au repos; au risque, pour les contrevenans, de voir troubler d'une manière plus ou moins grave l'harmonie des phénomènes de la vie.

La philosophie de Zénon, et les principes des disciples d'Epicure étaient donc également éloignés de la véritable sagesse, de ce juste milieu dans lequel nous devons nous efforcer de nous tenir, et que recommandait le péripatéticisme : E'ν πᾶσιν ἡ μεσότης ἐπαινετον. Τὰ δ'ἄκρα, ὄυτε ορθὰ ὄυτε ἐπαινετὰ, ἀλλὰ ψεκτά. (Arist.) Autant en effet l'usage modéré du plaisir est conforme au vœu de la nature et salutaire, autant l'abstinence et l'abus sont pernicieux ; c'est ce que nous allons examiner.

A moins que la santé ne soit plus ou moins profondément altérée, il est bien difficile d'éprouver la privation absolue de tout sentiment de plaisir ; cependant il peut se faire qu'une volonté ferme, inspirée et soutenue par l'exaltation des idées religieuses, fasse renoncer à toutes les commodités de la vie, et leur préférer même les souffrances les plus grandes, dans la pensée de se rendre agréable au Créateur, comme si ce n'était pas calomnier sa bonté que de lui offrir de pareils sacrifices. Mais comment ces austérités influent-elles sur ceux qui s'y soumettent, de tout temps très-nombreux dans l'Orient, depuis les gymnosophistes de l'Inde jusqu'aux moines de toutes les religions, encore si multipliés de nos jours dans des régions aussi favorables par la douceur de leur climat à la vie contemplative? Ces victimes du fanatisme, astreints à une continence rigoureuse, à des jeûnes prolongés, ne faisant usage que d'une nourriture grossière et insuffisante, supportant de longues veilles, quelquefois, mais plus rarement des travaux pénibles, se condamnant plus souvent à rester immobiles pendant des espaces de temps plus ou moins longs, dans des postures fatigantes, quelquefois renfermés dans des cachots infects, ou se retirant dans des cavernes ténébreuses, sont pâles et défaits, d'une émaciation extrême, cou-

verts de vermine, atteints d'affections cutanées diverses entretenues par la malpropreté, ou rongés d'ulcères; ils perdent souvent l'usage de leurs membres, deviennent en proie à des faiblesses d'estomac, des squirrhes, des cancers, à l'anasarque; et sans forces au physique, ils finissent souvent par tomber au moral dans un véritable état d'imbécillité.

C'est ainsi qu'ils traînent leur existence languissante et cacochyme souvent au-delà d'un siècle, et qu'ils semblent porter la peine de leur inutilité sur la terre, et recevoir le juste châtiment d'avoir enfreint toutes les lois de la nature. Dans nos contrées heureusement, il a été impossible d'introduire des règles aussi sévères, ou l'on a été bientôt forcé de s'en relâcher; mais ne serait-il pas à désirer, comme l'a déjà commencé la réforme, et comme l'avait tenté en France la révolution, qui, à travers les crimes des factions, a marché cependant vers des améliorations importantes, ne serait-il pas à désirer, dis-je, que les gouvernemens s'appliquassent à détruire entièrement ces ordres religieux qui engloutissent tant de générations? *Crescite et multiplicamini : croissez et multipliez*, dit la Genèse (cap. 1).

Il y aurait lieu de s'étonner de la longévité des anachorètes, si l'on ne réfléchissait au peu de dépense de forces qu'exige la vie contemplative soumise à la chasteté la plus sévère, et soutenue d'ailleurs par l'espoir d'une félicité éternelle.

Ce n'est pas toujours volontairement qu'on se trouve sevré des plaisirs; un concours de circonstances malheureuses, et auxquelles il est souvent impossible de se soustraire, peut nous jeter dans une position analogue à celle dont je viens de parler, mais alors d'autant plus triste, que les causes qui l'amènent sévissent presque toujours à l'improviste, et le plus souvent sans laisser un motif de consolation équivalent à celui qui existe dans le cas précédent.

Qu'une armée soit forcée de fuir devant des troupes victorieuses, à travers un pays ennemi, pendant une saison rigoureuse, ayant à soutenir des fatigues continuelles, sans pouvoir se procurer une

nourriture de bonne qualité ou même en quantité suffisante, manquant des moyens de se garantir des intempéries de l'atmosphère, et ne prévoyant pas de terme à ses misères, une sombre mélancolie va s'emparer de tous les esprits abattus par le découragement; le flux de ventre, la nostalgie, le thyphus surtout, viendront assaillir ces guerriers malheureux, et en moissonner un plus grand nombre que le fer de l'ennemi; ceux mêmes qui échapperont aux uns et aux autres de ces dangers auront besoin de réparer dans de bons cantonnemens leur santé détériorée, et de remonter par des soins hygiéniques bien entendus les ressorts relâchés de l'organisme, sous peine d'avoir à souffrir pendant le reste de leur vie des désordres qui y ont été portés.

Des circonstances analogues à celles que je viens de signaler se rencontraient au fond de cal du vaisseau négrier, où périssaient plus des deux tiers des malheureux qu'on y entassait après les avoir enlevés à la patrie, à tout ce qui peut attacher à la vie, pour les livrer à des maîtres souvent impitoyables : coutume barbare sur laquelle la charité chrétienne a eu si long-temps à gémir, mais qu'il était réservé à la philosophie de nos jours de faire abandonner, en grande partie du moins, par les nations plus éclairées; et sans doute que les gouvernemens s'empresseront de réprimer par des peines sévères les tentatives, contraires aux principes qu'ils ont adoptés, que pourraient faire quelques hommes pervers chez qui l'appât du gain, *auri sacra fames*, étoufferait tout sentiment d'humanité, et pourrait voiler à leurs yeux tout ce que ce trafic a d'odieux.

L'homme se trouve encore dans une position à peu près semblable dans les lieux où il a à gémir sur la perte de sa liberté, soit que son âme se révolte contre l'injustice de sa captivité, soit que son cœur soit rongé par le remords, et que ses crimes ne lui laissent entrevoir que l'horreur des supplices. Aux yeux du médecin il n'est que des malheureux, et de quelque classe qu'ils soient, ils méritent sa sollicitude; aussi faut-il féliciter l'administration de s'occuper des améliorations dont est susceptible le régime des prisons.

Je dirai ici que mon père, aux soins duquel est confié depuis longtemps l'état sanitaire d'un de ces établissemens (la maison de répression de Saint-Denis), s'applique sans cesse à rendre, autant qu'il est en lui, plus supportable le sort des infortunés qui y sont renfermés. Je ne devais pas laisser échapper cette occasion de rendre hommage à sa philanthrophie, la reconnaissance éternelle que je lui porte me fera toujours un devoir autant qu'un plaisir de publier ses vertus. Ses efforts n'ont pas été sans succès, puisqu'il paraît que le dépôt de Saint-Denis est le meilleur de tous ceux de la France. (*Voyez* l'ouvrage que M. *Villermé* a récemment publié sur les prisons.)

Un ancien avait proposé au peuple d'Athènes de ne retenir les prisonniers que par l'attrait des plaisirs: mais, sans suivre à la lettre ce conseil, il y a beaucoup à faire pour le bien-être de ces hommes, assez punis déjà, quand ils sont coupables, par la privation du premier des biens, la liberté. L'humanité, que notre siècle se vante tant de pratiquer, le réclame avec force, dans l'intérêt même de la société, à qui il doit suffire d'ailleurs d'être à l'abri des nouvelles attaques de ceux qui y portaient le désordre.

Arrêtons-nous là dans ces considérations, qui n'appartiennent qu'indirectement à mon sujet, et reconnaissons que toujours l'abstinence de tout sentiment agréable influe d'une manière pernicieuse sur l'économie animale, en la privant d'un stimulus nécessaire à l'exercice facile des fonctions. La respiration et la circulation sont troublées, la nutrition est imparfaite, la nature et la quantité des sécrétions sont changées, les digestions se font mal, l'action du système nerveux éprouve plus ou moins d'altération, tous les organes sont modifiés dans leur composition intime, le corps perd son embonpoint, le moral presque toujours son énergie, une débilité générale s'empare du sujet, et une maladie mortelle amène le terme de sa vie. Tantôt ce sont des affections hypochondriaques ou mélancoliques qui conduisent au suicide, tantôt des affections aiguës, telles que la fièvre adynamique, le typhus, la dysen-

terie, ou bien des maladies chroniques, le scorbut, des engorgemens viscéraux, des squirrhes, des cancers.

La privation de certains plaisirs en particulier peut aussi avoir des suites fâcheuses. Des alimens qui ne flattent pas le goût, lors même qu'ils sont d'une bonne nature, ne sont que difficilement digérés; le chyle qui en provient est mal élaboré, et il répare imparfaitement les pertes qu'entraîne l'action de la vie. De là suit que l'emploi des assaisonnemens est souvent une condition indispensable à l'accomplissement de la digestion, et qu'il faut accorder quelque chose à la sensualité. *Paulò deterior et potus et cibus, jucundior autem eligendus potiùs quàm meliores quidem, sed ingratiores.* (HIPP., sect. 2, aph. 38.) Ces pieux solitaires qui avaient renoncé à toutes les jouissances avaient cependant reconnu le besoin de joindre un peu de sel au pain grossier dont ils se nourrissaient.

Si l'œil ne reçoit point d'images agréables et variées, si l'oreille n'est ébranlée que par des sons monotones, l'ennui s'emparera de nous, son influence débilitante fera éprouver aux mouvemens vitaux des altérations d'abord légères, mais qui, si elles sont prolongées ou fréquemment renouvelées, finiront par amener des affections plus ou moins graves. L'auteur de l'*Esprit des lois* attribuait au ciel brumeux de l'Angleterre la fréquence des suicides qu'on observe dans cette contrée. Mais si cette circonstance n'en est pas la principale et l'unique cause, elle doit néanmoins y être pour quelque chose, en portant l'âme aux idées tristes.

Il est de remarque que les travaux du corps et les occupations de l'esprit auxquels nous nous livrons sans plaisir nous causent une fatigue et plus prompte et plus grande que dans le cas contraire.

Le penchant qui porte les sexes l'un vers l'autre est l'un des plus puissans que nous ait imposés la nature; aussi, de toutes les privations, la continence absolue est-elle la plus difficile à supporter, et celle qui entraîne le plus grand nombre de maux. Elle a communément moins d'inconvéniens pour l'homme que pour la femme,

parce que le plus souvent chez celui-là la nature sait le débarrasser pendant des songes voluptueux de la surabondance du sperme.

En général, les maladies des personnes chastes sont plus graves que celles des autres. Il arrive assez souvent qu'il se développe des pustules sur tout le corps, et principalement au front; mais, en outre, l'inflammation des testicules, le squirrhe et le cancer de ces organes, le satyriasis, l'érotomanie, la mélancolie avec propension au suicide, la manie et l'épilepsie, peuvent être chez l'homme l'effet d'un excès de chasteté. Dans l'autre sexe, il en peut résulter des désordres dans l'excrétion menstruelle, la chlorose, l'hystérie, la nymphomanie; et lorsque l'âge critique est arrivé, quelquefois même avant, les mamelles, les ovaires et l'utérus, qui n'ont pas rempli les fonctions auxquelles ils étaient destinés, deviennent le siége de squirrhes et de cancers, ainsi qu'on a eu tant d'occasions de l'observer dans les cloîtres, et comme l'a fait *Ramazzini*.

Pendant la grossesse, les femmes ne doivent s'abandonner qu'avec beaucoup de réserve aux embrassemens conjugaux; la conception étant accomplie, le coït n'a plus le but principal que se propose la nature; au contraire, le spasme voluptueux qu'il provoque, et qui retentit dans tous les points de l'organisme, peut avoir un effet tout-à-fait contraire à son vœu, en déterminant l'avortement; aussi devient-il quelquefois nécessaire, pour le prévenir, de s'astreindre à une continence absolue. D'autres fois, la femme enceinte sent augmenter en elle l'appétit vénérien. Dans ce cas, l'abstinence aurait une influence nuisible sur sa santé, et par suite sur le fruit qu'elle porte dans son sein.

*Galien* considérait l'allaitement comme un motif qui exigeait de la part des femmes de s'abstenir entièrement des plaisirs de Vénus. Après lui, les uns ont adopté ce sentiment; les autres ont soutenu une opinion contraire, en s'appuyant de part et d'autre sur des faits; mais, en reconnaissant que, dans ce cas particulier comme partout ailleurs, l'abus des jouissances a des inconvéniens, on ne

4

peut se dissimuler en même temps que des désirs non satisfaits en produisent également.

Il est vrai de dire qu'il y a aussi des plaisirs dont la privation est à peu près indifférente pour la santé ; la possibilité de les goûter ne nous a été donnée que pour augmenter notre bonheur, et compenser peut-être des peines inévitables, inhérentes à notre manière d'être ; mais le plus souvent l'attrait de la volupté n'est qu'un moyen de plus ajouté au sentiment du besoin pour nous porter aux actes qu'il importe que nous exécutions, et ces deux agens d'impulsion sont tellement unis, leur manière d'agir est tellement combinée, que nous ne savons pas toujours les distinguer, et que c'est souvent par les charmes de l'un que nous nous laissons entraîner, lorsque nous croyons encore obéir à la voix de l'autre. *Notre âme*, dit saint Augustin, *se réjouit de ce qu'il est difficile de déterminer ce qui suffit au besoin du corps ; afin que le prétexte de la santé lui serve de voile pour satisfaire sans scrupule à la passion de la volupté*. ( Confess., liv. X. ) C'est cette difficulté qui ouvre la porte à une foule d'abus, source intarissable de maladies de tout genre, qui empoisonnent le cours de la vie, en abrègent la durée, et en remplissent de souffrances le dernier moment.

Mais pourquoi, dira-t-on, avons-nous cette facilité d'abuser qui nous expose à tant de maux ? La raison, trop souvent esclave des passions, n'est qu'un guide infidèle ; l'instinct aveugle qui conduit la brute n'est-il pas une règle bien plus sûre ?.... N'accusons pas cependant l'auteur de toutes choses de nous avoir fait un funeste présent lorsque, dans sa munificence, il a voulu donner plus d'extension à notre bonheur. Si nous ne sommes pas réduits à nous contenter de remplir strictement la mesure du besoin ; si nous pouvons accorder quelque chose au plaisir, nous ne devons nous en prendre qu'à nous seuls de ne pas savoir nous arrêter à propos. En effet, une voix intérieure ne nous crie-t-elle pas sans cesse de ne pas outrepasser les bornes ? Les lois de l'hygiène, les préceptes de la morale, que dicte une saine philosophie, et ceux d'une sage

religion, ne nous parlent-ils pas dans le même sens? Enfin, quand nous ne les avons pas écoutés, un premier degré de douleur, expression plus pressante du besoin qui nous porte à pourvoir à la conservation de notre être, ne vient-il pas nous annoncer qu'il est temps de mettre un terme à nos emportemens? et ce n'est que lorsque nous sommes restés sourds à tous ces avertissemens salutaires et non équivoques que les maladies surviennent comme un juste châtiment de notre aveuglement volontaire.

Il est trois manières d'abuser du plaisir : l'usage prématuré, l'usage excessif, et la satisfaction des goûts dépravés; je vais les passer en revue.

Chaque âge a, comme son organisation propre, ses besoins et ses plaisirs particuliers; anticiper sur les jouissances qui sont réservées à une époque plus reculée de la vie, c'est renoncer au bonheur présent pour dissiper le fonds du bonheur à venir, sans en retirer aucun avantage réel pour le moment actuel. La jouissance ne répond pas au voeu de la nature, et n'est que fort incomplète, si elle n'est pas conforme à nos besoins, si les organes qui en sont le siége ne sont pas encore dans les conditions nécessaires à l'exercice des fonctions auxquelles ils sont destinés, s'ils ne sont pas dans le cas de pouvoir supporter sans inconvénient la déperdition parfois considérable qu'elle entraîne; bien plus, alors elle n'a sur l'économie qu'une fâcheuse influence.

Chez les enfans à qui on a fait prendre le goût des alimens fortement assaisonnés ou des boissons spiritueuses, la sensibilité du palais est émoussée de bonne heure, l'appareil digestif est fatigué par une excitation trop grande, ses fonctions sont altérées peut-être pour le reste de la vie, ou bien il survient une gastrite, une entérite mortelle; en outre, les mouvemens vitaux reçoivent une surabondance vicieuse d'activité qui s'oppose au développement naturel des organes, leur donne de la rigidité, arrête l'accroissement, et donne à la constitution cette délicatesse qui rend l'existence

moins certaine, et fait qu'on est plus susceptible de contracter une infinité d'affections.

Il arrive que certaines particularités d'organisation, le plus souvent liées au rachitisme, développent dans les enfans une grande aptitude à l'étude, une facilité extraordinaire pour apprendre, un degré remarquable d'intelligence, qui fait l'orgueil des parens et des instituteurs, et l'admiration des autres. Si l'on a l'imprudence de cultiver dans ces jeunes sujets *ces heureuses dispositions*, comme on les appelle, si l'on s'efforce, en excitant leur émulation, de les porter à un genre de travail où les succès sont si flatteurs, comme leur cerveau n'a pas encore acquis le degré de perfection nécessaire à la plénitude de ses fonctions, on en trouble le développement, son organisation reste imparfaite, et, au lieu de produire un prodige, comme on s'en flattait, on a la douleur de voir s'évanouir bientôt les espérances que l'on avait conçues, et l'on n'a plus qu'un imbécille. Mais ce triste résultat n'est pas le seul; on a donné une fausse direction aux efforts de la nature, qui tendait à l'accroissement de tout le corps; on a distrait les forces qu'elle devait y employer; on a provoqué un organe à soutenir un exercice dont il n'était pas capable, et par là on a déterminé un état de consomption qui entraîne le plus souvent la mort, ou qui, lorsqu'on est parvenu à s'opposer à cette terrible terminaison, laisse toujours à sa suite une santé détériorée.

On a depuis long-temps reconnu les inconvéniens qui pouvaient résulter, pour la population et la bonne constitution des citoyens, de l'usage prématuré des plaisirs de l'amour. En conséquence, les législateurs et divers philosophes ont établi ou proposé à cet égard des institutions plus ou moins sages: chez les Spartiates, si jaloux de n'avoir que des citoyens vigoureux, il paraît que ce n'était qu'à trente ans pour les hommes, et à vingt pour les femmes, qu'on pouvait se marier. Platon, dans sa république, exige le même âge, Aristote prescrit l'époque de trente-sept ans pour les hommes, et de dix-huit pour les femmes. Chez les anciens Germains c'était

une infamie d'avoir commerce avec les femmes avant vingt ans. Les Romains permettaient aux garçons de se marier à quatorze ans, et aux filles à douze ; notre code fixe à dix-huit ans pour les premiers, et à quinze ans, pour les secondes, l'âge auquel on peut contracter le mariage. Pour être digne d'exercer la noble fonction de donner la vie à d'autres êtres, il faut avoir atteint, à un certain degré, le perfectionnement de toutes ses facultés; il faut non-seulement que l'appareil génital ait acquis le complément de son développement, mais encore que l'état du reste de l'organisme lui corresponde. Des jouissances anticipées s'opposent à l'accroissement, ruinent les ressorts de la vie avant qu'ils aient acquis toute leur énergie, altèrent, affaiblissent l'intelligence, et surtout la mémoire, ou l'oblitèrent tout-à-fait, et amènent avant le temps une vieillesse souvent escortée d'une foule d'infirmités. Ainsi, pour donner un exemple d'une application fort étendue, dans les pays méridionaux, où la puberté est bien plus précoce que dans nos climats, les femmes, souvent mères dès l'âge de neuf ou dix ans, ne parviennent qu'à une taille peu élevée, et sont déjà vieilles lorsqu'elles arrivent à leur trentième ou trente-cinquième année, et les hommes se trouvent relativement dans des conditions semblables, tandis que les habitans des régions du nord, rarement pubères avant quatorze ou quinze ans, et souvent plus tard, d'une haute et forte stature, conservent jusqu'au-delà de cinquante ans la faculté d'engendrer. Une impuissance incurable, comme celle du malheureux dont l'histoire nous a été conservée par *Henricus Abheers* (obs. med.), terrible infirmité qui rend étranger à la société et à charge à soi-même ; la consomption dorsale, accompagnée de pollutions qui ajoutent sans cesse à la débilité ; la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, attendent encore celui qui a été trop impatient de sacrifier à Vénus. Ce sont aussi là les effets des plaisirs solitaires de la masturbation, contraire au vœu de la nature comme à la dignité de l'homme, vice pernicieux, malheureusement très-fréquent, et qu'il faut surtout attribuer à la mauvaise direction

donnée à l'éducation, où l'on ne s'attache pas assez à développer le physique, et où l'on semble s'appliquer à exalter encore la sensibilité, déjà si vive dans les premiers temps de la vie. Il n'est pas rare non plus que ce soit le fruit de sollicitations étrangères..... Qu'ils sont coupables et dignes de mépris ceux qui ne respectent pas l'innocence d'un âge aussi intéressant; qui, par leur exemple, leurs conseils pervers, leurs manœuvres détestables, quelquefois même par une violence bien criminelle, s'efforcent de le corrompre! Que de reproches n'ont pas à se faire ceux mêmes qui, par une négligence non moins répréhensible, ne préviennent pas de pareils désordres! C'est de la tendresse éclairée des parens, c'est de la sage prévoyance des instituteurs, bien pénétrés de l'importance des devoirs qu'ils s'imposent, qu'il faut attendre, sinon entièrement, en grande partie du moins, l'extinction de l'onanisme, véritable peste qui menace notre espèce de destruction, ou du moins d'abâtardissement.

Le moyen qui paraît le plus propre à empêcher ce vice de s'établir, et même à en guérir ceux qui s'y sont déjà livrés, c'est de s'écarter de la pratique ordinaire d'astreindre continuellement les enfans à des études sérieuses, trop souvent au-dessus de leur portée, et de les tenir pendant la plus grande partie de la journée immobiles devant des livres, pour leur faire mener une vie plus active, c'est-à-dire plus appropriée aux besoins de leur âge. Il faut introduire la gymnastique comme partie essentielle dans l'éducation, ainsi que l'a fait pour sa maison M. Amoros, qu'on n'en saurait trop louer. Les peuples anciens, et les Grecs en particulier, chez qui cet art était en grand honneur, étaient sans contredit bien supérieurs en forces corporelles aux hommes de notre temps; et cependant ils n'auraient que bien peu de chose à nous envier sous le rapport des productions de l'esprit.

Lorsque les plaisirs sont appropriés à l'âge et au tempérament, les excès sont en général moins rapidement funestes; il paraît même convenable d'excéder quelquefois la mesure de la modération,

et d'accorder quelque chose à ce conseil de Celse : *Modò plus justò ; modò non plus justò assumere ;* pour ne pas s'asservir à des règles qu'on ne pourrait enfreindre sans inconvénient, pour ne pas se renfermer dans des bornes tellement étroites, qu'on ne pourrait par hasard les outre-passer sans compromettre sa santé. Mais à combien de maux ne s'expose-t-on pas en s'abandonnant au torrent des voluptés ! le physique et le moral en reçoivent des atteintes plus ou moins profondes, et la mort même vient quelquefois frapper sa victime au sein des délices les plus ravissantes.

Il faut distinguer les excès qui ne sont qu'accidentels de ceux qui sont habituels ; les premiers, si l'on jouit de la plénitude de sa santé, ne la troublent pas, ou n'occasionnent qu'une indisposition passagère et de peu de conséquence. Cependant, s'ils sont portés tout à coup à l'extrême, ils agissent comme toute impression brusque et violente, peuvent produire des accidens graves, et même subitement la mort. Une joie trop grande a eu quelquefois un pareil effet : combien d'individus qui, à une table couverte de mets exquis, s'étant surchargé l'estomac d'alimens, ont été frappés d'apoplexie ; chez d'autres, c'est au milieu des douces rêveries de l'ivresse que ce funeste accident a eu lieu. Il en est qui ont péri dans les ébats amoureux : ce sont surtout des vieillards jaloux de faire preuve auprès d'une jeune épouse d'une vigueur qui n'était plus de leur âge. *Cabrol* parle d'un homme qui mourut, le pénis gangréné, après avoir fourni quarante assauts dans une même nuit ; et une fille publique, qui dans une seule nuit s'était abandonnée à vingt-un soldats, eut le lendemain une hémorrhagie utérine dont elle périt.

L'habitude des excès, si elle n'est pas aussi rapidement funeste, n'a pas des suites moins déplorables : au règne du plaisir elle fait succéder une longue suite de douleurs ; de sorte que l'on pourrait dire que l'usage de la vie se réduit à une certaine somme de délices et de peines proportionnelles, de manière que plus on goûte des unes, plus on a à essuyer des autres.

Voyez l'ivrogne, ses traits horriblement déformés, son teint violacé, sa corpulence, que finit par remplacer la maigreur; ses chairs sont flasques, ses muscles sans énergie; ses digestions se font mal; sa sensibilité s'émousse, il tombe dans l'abrutissement, une espèce de somnolence continuelle; quelquefois une aliénation mentale survient, ou bien l'apoplexie, l'asthme, l'hydropisie, quelque squirrhe ou cancer des viscères abdominaux terminent son existence. L'abus des préparations opiacées, qui font les délices des Orientaux en leur procurant une espèce d'ivresse, finit par occasionner la perte de l'appétit, la stupeur, la somnolence, la taciturnité, la mélancolie, l'altération des facultés intellectuelles, une vieillesse prématurée. Tous les moyens imaginés pour rendre plus vif le sentiment de l'existence et le bien-être qui en résulte, si l'on en mésuse, ont pour résultat d'user de bonne heure les ressorts de la vie; mais, suivant leur nature et les prédispositions individuelles, ce sont telles ou telles altérations qu'ils produisent de préférence.

L'intempérance dans le manger est la source de la plupart des maladies qui sévissent contre notre espèce : le *gastronome*, d'une constitution pléthorique, d'un embonpoint souvent exorbitant, est peu propre aux travaux de l'esprit; toujours gorgé de mets succulens, ayant recours à tous les raffinemens de l'art culinaire pour tromper son goût et forcer son appétit, il éprouve de fréquentes indigestions, ou plutôt une dyspepsie habituelle; les organes digestifs, fatigués par un exercice continuel, perdent leur aptitude à remplir les fonctions qui leur sont dévolues, et peuvent devenir le siége de diverses affections, de phlegmasies aiguës ou chroniques, de squirrhes et de cancers; en outre, l'apoplexie, les hémorrhoïdes, la goutte, les calculs des reins et de la vessie, ou à la longue le dépérissement et l'hydropisie, sont les maladies les plus communes à nos Apicius. Ce qui prouve bien que les abus sont d'autant moins funestes que l'objet en est plus approprié à l'état des sujets, c'est que les enfans, chez qui, comme je l'ai noté, le principal besoin est celui de prendre de la nourriture, n'éprouvent le plus souvent

que des indigestions de peu de conséquence à la suite des excès dans le manger; on dit même de ceux qui sont encore à la mamelle: *enfant rejetant enfant bien venant.*

Ceux qui s'adonnent au libertinage, énervés par des jouissances multipliées, le visage pâle, les yeux caves, d'une maigreur et d'une faiblesse excessives, sont incapables de soutenir le moindre travail d'esprit ou de corps; quoiqu'ils aient souvent un grand appétit, ils ne font que de mauvaises digestions, leur système nerveux tombe dans un état d'hébétitude, ou d'autres fois acquiert une susceptibilité extrême; le dépérissement fait des progrès, le marasme parvient au dernier terme; une diarrhée colliquative ou bien des affections organiques, la phthisie pulmonaire, les entraînent au tombeau. A cela il faut ajouter les maladies vénériennes et leurs suites, à l'abri desquelles ils leur est presque impossible de se mettre; d'ailleurs c'est sans doute ce genre d'abus qui sous d'autres climats a donné naissance à ce fléau, dont les ravages s'étendent jusque sur une postérité innocente des vices de ceux qui l'ont appelée à participer à la vie.

Il est aussi digne de remarque que, chez les femmes, les dégénérescences cancéreuses de l'utérus et des mamelles, que nous avons déjà vues être produites par une continence absolue, sont fréquemment la suite des excès dans le coït, principalement lorsqu'on en élude le but; tandis qu'il n'est pas rare de voir se conserver long-temps avec une santé brillante, et passer sans orage l'époque de la cessation des menstrues, celles qui ont eu un grand nombre d'enfans, et qui ont rempli tous les devoirs d'une véritable mère.

Comme Bacchus et Vénus, les Muses, quelque pure que soit la source d'où découlent les plaisirs qu'elles donnent, quelque nobles qu'ils soient dans leur essence, tant il est vrai qu'en tout il faut savoir garder la modération, les chastes Muses font aussi des victimes. Vous qui trouvez dans leur culte votre félicité, génies puissans, dont les savantes productions sont des bienfaits si précieux, à combien de privations n'êtes-vous pas astreints! à combien de

maux ne vous exposent pas la vie sédentaire du cabinet, une attention soutenue, des veilles prolongées !... Une santé chancelante, l'affaiblissement du système musculaire, la diminution de l'énergie génitale, la dépravation des digestions, l'altération de l'action nerveuse, l'épilepsie, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie même, l'apoplexie, des lésions de la circulation, de l'appareil urinaire, des engorgemens viscéraux, sont les suites trop fréquentes des travaux constans qui font vos délices, et pour la récompense desquels, toutefois après votre satisfaction intérieure, au lieu de la gloire que vous attendiez, vous avez souvent à supporter toute l'injustice de vos contemporains. La plupart des mêmes maladies, et par-dessus toutes, l'extase, la catalepsie, la perversion complète des facultés de l'entendement, sont le partage de ceux qui cherchent des jouissances plus saintes encore dans la vie ascétique, qui passent leurs jours dans les prières et la contemplation de la Divinité, avec laquelle ils se croient quelquefois en rapport immédiat. Il ne faut pas oublier qu'on ne peut s'adonner à un ordre exclusif de plaisirs sans s'imposer d'ailleurs des privations et en encourir les conséquences; cela trouve ici son application la plus directe.

Passons maintenant à ces êtres délicats qui font leur bonheur de l'oisiveté et de la mollesse, preque sans cesse enfermés dans des appartemens où ne pénètre jamais qu'un demi-jour, et nous les verrons, étiolés et languissans, ne pouvoir supporter l'exercice le plus léger sans être exténués, ne pouvoir s'exposer à la moindre intempérie sans contracter des maladies graves; leurs fibres, excessivement relâchées, permettent dans leurs interstices un grand développement du tissu adipeux; tout leur corps est gorgé de sérosité : de là naissent diverses hydropisies, des engorgemens viscéraux; pour les femmes, à qui ce genre de vie est plus particulier, l'aménorrhée ou une leucorrhée intarissable, la stérilité, ou si elles deviennent enceintes, de funestes avortemens; si elles arrivent jusqu'à l'âge critique, des squirrhes et des cancers. En outre, presque toujours au milieu d'une atmosphère de parfums, ces individus, n'ayant d'autres

occupations que la musique, des lectures, des conversations et tous ces divertissemens qui ne tendent qu'à développer une excessive susceptibilité nerveuse, la moindre émotion, la cause la plus insignifiante, excitent en eux des spasmes violens; des névralgies variées, l'hystérie, l'hypochondrie, et bien d'autres affections sont leur triste apanage.

Mais je m'arrête, quoique je puisse encore beaucoup ajouter à ce fastidieux catalogue de maladies; car le domaine de la pathologie semble s'étendre dans la même proportion que la civilisation fait des progrès; de sorte qu'à côté des biens que celle-ci nous procure, à côté des commodités plus grandes de la vie qui en sont le résultat, les besoins étant plus multipliés, les moyens d'y satisfaire plus variés, et par suite les excès plus faciles et plus fréquens, on trouve un triste et nombreux cortége de maux qui ont fait regretter à quelques hommes chagrins, à des philosophes même, l'état sauvage, comme plus voisin de la nature. Le poëte peut chanter l'âge d'or comme une agréable fiction, et l'imagination y applaudir; le vieillard, qui ne s'aperçoit pas que les ans l'out sevré de presque toutes les jouissances, peut vanter le bon vieux temps et se persuader qu'il a raison; mais tout homme vraiment sage, qui ne se laissera prendre à aucune illusion, qui ne s'en laissera pas imposer par des circonstances particulières, saura apprécier tout ce que vaut ce siècle de fer, et ne sera pas le détracteur du présent; il reconnaîtra les immenses avantages qui naissent d'une société plus avancée, ne considérera les inconvéniens qu'on lui reproche que comme le fruit des abus que l'on commet, et conviendra qu'on pourrait les éviter sans renoncer à ses bienfaits. Il serait trop pénible de penser que les progrès que l'on fait faire aux sciences et aux arts, que tous les efforts pour arriver au degré de perfection possible n'auraient pour résultat que le malheur plus grand de notre espèce; on trouverait là un argument trop puissant contre le souverain ordonnateur des mondes, qui ne nous aurait accordé que pour notre perte les qualités brillantes de l'esprit, celles dont nous pouvons à

juste titre nous enorgueillir. J'aime mieux croire, et cette opinion est plus consolante, plus vraie sans doute, puisqu'elle est plus digne de l'idée qu'on doit se former du Créateur; j'aime mieux croire, dis-je, que, s'il a dû faire concourir en même temps le bien et le mal à l'accomplissement de ses impénétrables desseins, nous pouvons du moins faire en sorte, dans presque toutes les occasions, que la somme du premier excède celle du second.

Un des principaux résultats de l'usage prématuré et de l'excès des plaisirs, je parle spécialement ici de ceux des sens, lorsqu'une mort précoce n'est pas venue mettre un terme aux tourmens de ceux qui n'ont gardé aucune mesure, c'est d'émousser la sensibilité; ce qui ne devait arriver qu'à la longue et par l'effet de l'âge. Désormais insensible aux impressions qui doivent produire naturellement le plaisir, on le cherche dans des voies insolites; on tâche d'en faire renaître les illusions et les charmes par des moyens extraordinaires; comme ce roi d'Assyrie abîmé dans les voluptés, l'on proposerait des prix pour l'invention d'une nouvelle jouissance.

Les penchans dépravés peuvent-ils être inspirés par un vice inné de l'organisation? le siége du plaisir peut-il être originellement transporté ailleurs qu'aux organes qui lui sont destinés? Quoique j'aie entendu professer l'affirmative par un praticien distingué, je n'en suis pas moins convaincu qu'un pareil sentiment est tout-à-fait erroné; la nature ne peut pas être en contradiction avec elle-même; lorsqu'on se trouve en dehors de ses lois, c'est autrement que par elle qu'on y est jeté; et je suis persuadé que cette vérité ressortirait de l'examen approfondi des faits mêmes, d'après lesquels il s'était formé cette opinion bien indulgente de sa part, lorsqu'ayant sans cesse sous les yeux les suites déplorables des dérèglemens où s'égare notre espèce, il croit en voir la cause ailleurs que dans sa perversité.

Pour revenir à la dépravation dans les plaisirs, c'est en vain que celui qui est blasé sur tout court encore après leur ombre au milieu

de la débauche la plus outrée et la plus dégoûtante : c'est en vain qu'il a recours aux pratiques les plus révoltantes; quand on est parvenu à ce point, il n'y a plus de véritables jouissances, on a vidé la coupe de la volupté, il n'en reste plus que la lie; vous avez l'affreux aspect de votre déplorable état et le remords de votre conduite passée; le désespoir s'empare de vous; et, pour mettre le comble à l'ignominie dont vous êtes couvert, vous n'avez plus qu'à chercher dans un lâche suicide un remède à vos misères.

Mais hâtons-nous de jeter un voile sur les affligeans tableaux de l'abjection où peut tomber celui qui se trouve à la tête de la création, qui s'estime le plus dans la nature; la plume se refuserait à en tracer toute la hideuse difformité. Après avoir fait voir comment le plaisir pouvait détruire la santé, montrons qu'il peut servir à en rétablir l'intégrité. Dès la plus haute antiquité on avait reconnu dans ce cas son influence salutaire, comme le prouve ce que rapporte l'auteur de la Nosographie philosophique au sujet du traitement de la mélancolie : « Il paraît, dit-il, que cette maladie remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Égypte. Aux deux extrémités de cette contrée, qui était alors très-peuplée et très-florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer : jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples; peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché; tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil dans des bateaux décorés et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procurait des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés

agréables et choisies ; tous les momens enfin étaient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans les saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires? »

Avant d'entrer dans les détails, et comme introduction à ce dernier point de vue sous lequel nous envisagerons le plaisir, nous allons le considérer dans les différentes affections morbides.

La maladie ne consiste pas seulement dans l'état de souffrance, dans la lésion d'un organe, ou même d'un système d'organes, toute l'économie participe au dérangement local ; la sensibilité en est plus ou moins altérée ; nos rapports avec les corps environnans sont changés ou autrement ressentis qu'ils ne l'étaient avant ; les besoins les goûts et les penchans ne sont plus les mêmes ; ce qui était le plus salutaire exercerait maintenant une influence pernicieuse ; ce qui affectait agréablement est devenu insupportable, et ce qui répugnait le plus est souvent recherché avec empressement.

Il peut se faire qu'un état pathologique facilitant momentanément le jeu des organes, rendant plus vif le sentiment de l'existence, augmente par conséquent le bien-être qui en résulte ; alors on se sent plus dispos ; on est plus porté à la gaîté, aux affections douces et bienveillantes ; on a même plus d'esprit. C'est ce qu'on observe quelquefois lorsqu'une attaque de goutte régulière est imminente, et même au milieu des douleurs atroces qu'elle a fait naître. Cette augmentation du bien-être, qui est ordinairement le caractère d'une santé parfaite, se remarque quelquefois au début de la ma-

nie, et *le malade*, dit M. Esquirol, *entre gaîment dans la plus affreuse des maladies*. L'auteur des Rapports du physique et du moral de l'homme parle d'un mélancolique que des accès d'une fièvre quarte rendaient *vif, gai, et presque folâtre*.

Si un air pur et frais est recherché par l'homme sain, s'il convient dans la plupart des maladies, et s'il est d'un besoin pressant dans les accès d'asthme, un air humide, moins riche en oxygène, et même chargé d'émanations animales, est préféré par certains phthisiques d'une constitution irritable.

Dans la plupart des maladies aiguës, et ceci est constant, pour peu qu'elles aient d'intensité, l'appétit se perd, il y a même dégoût pour toute espèce de nourriture; tandis que la soif, en rapport avec l'augmentation de la chaleur animale, est plus ou moins vive; mais, dans les maladies chroniques, le sentiment de la faim se conserve plus ou moins ordinairement. Dans d'autres circonstances il est vicieusement augmenté, au point que l'on recherche les alimens avec une avidité quelquefois insatiable, et qu'on les engloutit, pour ainsi dire, alors sans choix comme sans mesure; ce qui constitue une maladie connue sous les noms de *faim canine*, *boulimie*, *cynorexie*, *polyphagie*, quand la voracité est extrême.

Le plus souvent un malaise général, le brisement des forces, une débilité réelle plus ou moins grande, rendent l'inaction indispensable; et, dans le dernier cas que nous venons de citer, elle est quelquefois sans douleur, et l'on y trouve même des charmes; mais les maniaques, quelques mélancoliques, ceux qui sont dans l'ivresse arrivée à un certain degré, ceux à qui il est arrivé de respirer le gaz oxydule d'azote, éprouvent un besoin irrésistible de se mouvoir.

Quoique l'état de veille soit entretenu chez un grand nombre de malades par l'anxiété qu'ils éprouvent ou les douleurs qu'ils ressentent, tandis que la possibilité de se livrer au sommeil est ordinairement un symtôme de la convalescence, une somnolence presque continuelle, un état comateux approchant plus ou moins du som-

meil naturel, s'observe dans plusieurs affections, et l'on trouve quelquefois un plaisir délicieux à s'y laisser aller, comme dans le premier degré de l'asphyxie par le froid.

L'action des sens externes, étant modifiée par la maladie, doit aussi fournir quelques remarques à faire ici. 1.° Le toucher ne présente guère à noter que le prurit, cette sensation qui tient en même temps de la douleur et du plaisir, et qui est un symptôme de la plupart des affections cutanées; elle porte les malades à se gratter continuellement, même jusqu'à se déchirer et faire couler leur sang, non sans quelques délices. 2.° Le goût est altéré et même détruit dans une foule de maladies. Nous avons déjà dit qu'il y avait inappétence, dégoût dans un grand nombre de cas; mais en outre, dans les fièvres bilieuses, par exemple, on prend avec plaisir les boissons acidules et froides, tandis que dans les cas d'irritation des organes de la respiration, on préfère des tisanes mucilagineuses et sucrées, qui exciteraient des nausées, et même le vomissement, dans le cas précédent. Dans la malacie ou le pica, dont quelquefois sont affectés les enfans de trois ou quatre ans, les filles chlorotiques, les femmes enceintes, on recherche des alimens bizarres ou inusités, et l'on savoure même avec délices les substances les plus dégoûtantes, les excrémens même. 3.° Il arrive fort souvent que le sens de l'odorat se trouve aboli pendant les maladies; quelquefois, au contraire, il est exalté au point de faire ressentir des odeurs ordinairement inaperçues, ou de rendre trop intenses et dangereuses celles qui étaient recherchées dans l'état de santé; c'est ce qui a lieu pour certaines femmes en couches, par exemple. D'autres fois, comme dans l'hystérie, l'hypochondrie, ce sens est perverti de sorte qu'on recherche avec plaisir les émanations des substances fétides. 4.° Dans la plupart des maladies aiguës, la sensibilité de la rétine est exaltée; alors il ne faut rien qui occupe les yeux, une lumière vive les blesse, on préfère l'obscurité. 5.° Il en est de même pour les nerfs acoustiques; on aime le silence; cependant on n'est pas toujours insensible aux charmes de la musique.

Dans les affections où il y a suspension de l'action des sens externes, et fixation de la pensée sur une même série d'idées, ou sur une seule idée, comme dans l'extase, lors même qu'il y a abolition momentanée de tous les phénomènes de la vie, comme dans la syncope, l'asphyxie, il paraît qu'on éprouve une félicité douce, un bonheur indicible, qui ont fait regretter à plusieurs qu'on les ait fait sortir de cet état, et qui avaient réconcilié Montaigne avec l'idée de la mort.

Le délire, dont s'accompagnent souvent les maladies aiguës, comme pour nous dérober notre état, peut être gai, et pour l'ordinaire alors il n'est pas de mauvais augure : *Deliria cum risu quidem accidentia, securiora.* (Hipp., aph. 53, sect. 6.) La sombre tristesse de l'hypochondriaque se change quelquefois en une gaîté excessive aussi peu motivée. Il arrive que le délire des monomaniaques consiste dans une joie extrême; leur imagination, abusée par une douce illusion, leur persuade qu'ils sont en possession du bonheur suprême. Dans les accès de certains maniaques, au lieu des emportemens de la fureur, *ce sont quelquefois de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés.* (Nosograph. philos.) Enfin mille aberrations du sentiment, de l'imagination et du jugement peuvent devenir des causes de plaisirs qui n'ont de réalité que dans le trouble de la raison du malheureux qui les goûte.

L'état de maladie est ordinairement une circonstance qui s'oppose à ce qu'on se livre aux plaisirs de l'amour, ou au moins qui les rend dangereux. Cependant ceux qui sont prédisposés à la phthisie pulmonaire, et même ceux chez qui elle est déclarée, s'y abandonnent avec excès, comme si, prévoyant la brièveté de leur existence, ils voulaient se hâter de se donner une postérité. Dans le satyriasis, la nymphomanie, on éprouve pour eux une propension irrésistible, et l'on est même capable de supporter à cet égard les plus grands excès. Les crétins, les idiots sont souvent d'une lascivété extrême. L'accès hystérique se termine quelquefois par un spasme voluptueux des organes de la génération, accompagné d'un

écoulement muqueux ; l'éjaculation du sperme s'est remarquée dans les maladies, et a même été critique.

Enfin l'espérance, car ses illusions, quoiqu'elles ne se réalisent pas toujours, n'en sont pas moins des plaisirs ; l'espérance, ce soutien des mortels, se conserve dans beaucoup de maladies, et même l'on se flatte quelquefois d'une guérison prochaine lorsqu'on a déjà un pied dans la tombe, ainsi que cela arrive aux malheureux atteints de phthisie. Mais comme celle-ci, toutes les maladies n'ont pas nécessairement une terminaison funeste ; la mort peut laisser échapper sa proie, et la convalescence arrive : avec quel plaisir alors on se voit renaître ! comme l'on sent bien tout le prix de la santé ! avec quelle douce volupté les sens se rouvrent aux impressions ! qu'on est heureux quand on devient capable de déployer ses forces, d'exercer toutes ses facultés ! et quelle satisfaction pour le médecin qui peut attribuer cette heureuse issue à ses soins bien dirigés !

Une des parties dont se compose, suivant *Asclépiade*, l'office de ce ministre de la nature, c'est de traiter ses malades d'une manière agréable : *Officium esse medici dicit, ut tutò, ut celeriter, ut jucundè curet.* ( Cels. ) Si cette méthode curative était toujours possible, je n'en doute pas, on verrait encore s'accroître le nombre des malades, et le médecin le plus en vogue serait celui qui saurait le mieux l'appliquer ; mais trop souvent la douleur ne peut être combattue avec avantage que par la douleur, et l'homme de l'art se voit quelquefois réduit à recourir au poison, ou à s'armer du fer et du feu. Cependant jamais il ne doit oublier d'épargner au patient des souffrances inutiles ; jamais il ne doit négliger de lui rendre les remèdes le moins pénibles possible. Quand le succès doit être le même, il doit toujours donner la préférence aux moyens les plus doux ; enfin il est des cas où il faut véritablement qu'il recoure à l'influence du plaisir. Nous allons examiner maintenant quelles sont les principales ressources qu'il peut en tirer pour la thérapeutique.

Si les médicamens sont agréables pour celui qui les prend, leur action en est facilitée, et l'effet plus certain ; nul doute qu'il n'importe souvent de dérober aux malades l'aspect, l'odeur et la saveur de ce qu'on leur présente, qu'il ne faille leur *dorer la pilule*; le correctif n'a souvent pas d'autres fonctions dans une formule; sans cette précaution, on s'exposerait à manquer totalement le but proposé. Ainsi on a vu des purgatifs pris avec trop de répugnance provoquer le vomissement dans des cas où il pouvait avoir des suites fâcheuses. En général, toutes les fois qu'on croit pouvoir accéder aux désirs du malade, il est à propos de le consulter, quand bien même sa sensibilité serait pervertie, car ces désirs se sont trouvés plus d'une fois être des inspirations de l'instinct conservateur, de la force médiatrice de la nature, que connaissait bien *Hippocrate ;* et l'on a eu plus d'une fois occasion de reconnaître la vérité de ce qu'a dit *Boerrhave : Inest aliquid sapientiæ in summo delirio.* (Morb. nerv.)

D'après ce que j'ai dit des effets du plaisir sur l'économie, il doit être considéré comme un moyen stimulant, et sous ce rapport il ne convient guère dans les maladies aiguës, fébriles et inflammatoires. On a, il est vrai, attribué à la musique des effets fort avantageux dans de pareilles circonstances ; mais c'est qu'il s'y joignait du délire, ainsi qu'on le voit dans les observations rapportées dans les mémoires de l'académie des sciences, années 1707 et 1708, et par les divers auteurs, ou que les progrès de l'affection avaient jeté le malade dans une grande débilité, comme dans le fait raconté page 69, vol. 35 du Dictionnaire des sciences médicales.

Mais, à cause de cette propriété de donner plus d'énergie aux forces vitales, à cause surtout de son action sur la sensibilité, qu'il rend plus vive en même temps qu'il en provoque une répartition plus égale, et de son influence sur l'imagination dont il éloigne les idées tristes, il est d'un grand secours dans beaucoup de maladies chroniques, lorsqu'il y a débilité, et que les actions organi-

ques sont languissantes ; il est encore fort utile dans la plupart des cas où les fonctions du système nerveux sont spécialement altérées. Un genre de vie agréable et varié, tous les moyens de distraction, des amusemens qui exercent sans fatiguer; lorsque l'état des forces le permet, des voyages, qui font rapidement succéder une multitude de sensations diversifiées ( et c'est à cela qu'il faut attribuer une grande partie des bons effets des eaux minérales ), ont été de puissans auxiliaires, ou même ont eu plus d'efficacité que les préparations pharmaceutiques, dans le traitement de l'amenorrhée, de la leucorrhée, de plusieurs espèces de consomptions; dans un grand nombre de névroses, l'épilepsie, l'hystérie, l'hypochondrie, la mélancolie, etc.

Chaque espèce de plaisirs peut encore devenir un moyen thérapeutique ; parlons des principales. Il est souvent utile de procurer au malade les douceurs d'un sommeil factice, il est vrai, mais qui n'en a pas moins une influence favorable sur le cours de la maladie. Un exercice doux, tel que la promenade ou la danse, contribuera souvent au rétablissement de la santé; les spectacles sont quelquefois de puissans moyens de diversion, mais il faut prendre garde qu'ils ne réveillent les idées et les passions qui ont pu concourir au développement de la maladie pour laquelle on croit devoir les employer. Il paraît qu'on en a retiré peu d'avantage dans l'aliénation mentale. La musique, dont on a, surtout chez les anciens, beaucoup exagéré le pouvoir, et dont on ne peut parler en médecine sans se rappeler les erreurs qui ont long-temps régné au sujet de la tarantule, outre qu'elle pourrait être souvent employée comme moyen de diversion à nos douleurs tant physiques que morales, a suspendu des accès d'hystérie et d'épilepsie, et en a quelquefois prévenu le retour. Elle a encore été utile dans l'hypochondrie, la mélancolie et la manie. Les plaisirs de l'esprit servent quelquefois dans les vésanies à distraire des idées dominantes, à ramener le contemplatif, celui que ravit l'extase, à une manière d'être plus conforme à la nature. Le nombre de ceux pour qui ce moyen est

praticable n'est pas très-grand, mais beaucoup plus trouveront de grands soulagemens à leurs maux, surtout s'ils sont occasionnés par des affections tristes de l'âme, dans les douces consolations de l'amitié, dans les épanchemens du cœur. Un stimulant fort actif, et qui a été mis en pratique avec avantage dans quelques cas de consomption, de débilité extrême, c'est la société d'une femme jeune et belle : ainsi David, glacé par l'âge, se réchauffait auprès de la Sunamite : *Erat autem puella pulchra nimis, dormiebat cum rege, et ministrabat ei; rex verò non cognovit eam.* ( Reg., lib. 3. ) La vive commotion qu'impriment aux organes génitaux, et de là à toute l'économie, les plaisirs vénériens, les a fait regarder comme spécifiques dans la chlorose ; l'usage de ces jouissances a été aussi conseillé dans l'épilepsie développée avant la puberté, dans l'hystérie produite par la continence. On a quelquefois eu recours, pour faire cesser les accès de cette dernière maladie, à des pratiques tendantes à provoquer l'espèce de crise dont j'ai parlé ; mais il ne peut être permis d'employer un semblable moyen qu'après avoir éprouvé l'inefficacité de tous les autres, et que lorsque la longueur et la violence de l'accès inspirent des craintes fondées pour la vie de la malade. La satisfaction des désirs, quand ils sont passionnés, est souvent le remède le plus sûr pour rétablir la santé : ainsi le nostalgique est guéri s'il retourne aux lieux qui l'ont vu naître, qui ont été témoins des jeux de son enfance ; la curé la plus certaine de l'érotomanie est dans la possession de l'objet aimé.

Un moyen qu'on ne doit négliger dans aucune circonstance, c'est de s'emparer de la confiance de son malade, de soutenir son courage en lui faisant entrevoir son retour à la santé : il n'y a quelquefois pas d'expédient plus puissant pour opérer la guérison. Mais, lors même qu'elle devient impossible, et la mort inévitable, on doit jusqu'au dernier moment lui prodiguer des soins affectueux, et faire couler encore dans son âme le baume consolateur de l'espérance : c'est le meilleur moyen de rendre sa fin moins affreuse, en lui dérobant l'aspect de son anéantissement. Mais, quant à ce

que le baron de *Verulam* appelait *euthanasie extérieure*, actuellement encore *eam inter desiderata ponimus.* (De augm. sc., lib. 4, cap. 2.)

Le plaisir est encore un moyen précieux pour ranimer le convalescent et rétablir les forces que la maladie lui a enlevées; mais, comme l'état de l'organisme n'est pas en rapport avec celui de la sensibilité, et qu'à une grande susceptibilité nerveuse se joint pour l'ordinaire beaucoup de faiblesse, il faut prendre garde que les impressions ne soient trop fortes, et qu'elles n'ajoutent à l'épuisement.

Nous terminons ici cette esquisse de l'histoire du plaisir; et si nous avons présenté quelque considération judicieuse, si nous avons offert aux méditations des praticiens quelque idée qui puisse devenir profitable à l'humanité souffrante, nous aurons atteint en partie le but que nous nous étions proposé, convaincu que nous sommes que même les théories les plus brillantes, les plus belles conceptions de l'esprit, ne sont rien, si elles n'ont un côté utile.

---

## HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod supra naturæ modum fuerit. *Sect.* 2, *aph.* 4.

II.

Senes facillimè jejunium ferunt ; secundò ætate consistentes ; minimè adolescentes ; omnium minimè pueri ; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

III.

A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent ; oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Sect.* 2, *aph.* 50.

IV.

Puer non laborat podagrâ ante veneris usum. *Sect.* 6, *aph.* 30.

V.

Epilepticis pueris mutationes, maximè ætatis, et regionum, et vitæ, liberationem faciunt. *Sect.* 2, *aph.* 45.